

ΤΙΣ ΨΙΝΑΧΕΝΟΥΩΟΠΤΗΝΟΙΝΕΥΒΑ  
ΗΧΟΟΣΔΕΧΕΠΕΤΝΑΨΩΠΕΓΥΝΤΙ  
ΤΕΥΟΝΚΟΥΕΙΥΝΑΣΟΥΩΝΤΑΜΝΤΕ

# CAHTERS

ΔΥΩΥΝΑΧΕΣΕΔΟΥΑΝΗΣΠΕΧΕΙ  
ΕΜΝΩΟΩΠΤΕΟΡΩΩΜΕΤΕΛΟΔΑΤΕ  
ΙΑΥΝΥΧΩΑΚΜΠΡΤΕΣΝΤΕΔΥΩΝΗ

# ΜΕΤΑΝΟΙΑ

ΜΗΝΤΕΡΩΝΤΑΝΑΝΤΙΩΧΡΕΙΣΟΝ  
ΑΜΑΡΤΑΝΤΙΟΥΔΑΝΩΠΕΚΘΟΥΔΥ  
ΥΒΡΙΖΕΜΝΟΥΜΑΡΕΡΩΜΕΣΕΡΠΑ  
ΩΝΤΕΥΝΟΥΝΥΕΠΙΘΟΥΜΕΔΩΝ  
ΡΡΕΔΥΩΜΑΥΝΟΥΧ'ΗΡΠ'ΒΒΡΡΕΕΔ  
ΩΝΑΣΧΕΚΑΔΣΝΝΟΥΠΩΖΔΥΩΜΑ  
ΕΧ'ΗΡΠΤ'ΝΑΣΕΔΣΚΟΣΒΒΡΡΕΨΙΝΑΧ  
ΕΥΤΕΚΑΥ'ΜΑΥΧΩΤΟΥΕΙΣΝΑΣΔΩΤ  
ΥΔΕΙΕΠΕΙΟΥΝΟΥΠΩΖΝΑΨΩΠΕ

# Ρ

ΕΧΕΙΣΧΕΕΡΨΑΣΝΑΥΡΕΡΗΝΚΑΜ  
ΥΕΡΗΥΖΜΠΤΕΗΡΟΥΩΤ'ΕΝΔΧΟΟ  
ΤΤΑΥΧΕΠΙΩΩΝΕΒΟΛΔΥΩΥΝΑΤΕ  
ΝΕΠΕΧΕΙΣΧΕΕΖΕΝΜΑΚΑΡΙΟΣΝΕΝ  
ΩΝΑΧΟΣΔΥΩΕΤΟΣΠΤ'ΧΕΤΕΤΝΑ  
ΑΤΜΝΤΕΡΟΣΧΕΝΤΩΤΗΝΖΝΕΒΟΛ

12

1977

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOIA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26200 Montélimar  
Tél : (75) 90.30.44 Marsanne  
Association déclarée, loi de 1901  
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :  
Émile GILLBERT

Imprimé en France 12/77

Imprimerie Offset-Service  
à La Voulte

Dépôt légal n° 12/77

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

EDITORIAL	p. 3
L'EVEIL	p. 3
Le Rêve	p. 3
Vers la délivrance	p. 3
Vraie et Fausse identité	p. 4
Le jeu divin	p. 5
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS	p. 9
Logion 20	p. 9
Entretien avec Gitta Mallasz	p. 18
RECHERCHES	p. 24
ETUDE PHILOGIQUE	p. 32
RENCENSION	p. 36
POÉSIES	p. 38

*Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?*

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975 . . . . . 100 F
- cahiers 1976 . . . . . 100 F

*Comment faire connaître les Cahiers ?*

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# ÉDITORIAL

## L'ÉVEIL

*Habituellement nous péchons soit par présomption, soit par excès de modestie. Autrement dit, nous sommes ou prétentieux ou timorés. L'appréciation juste de nous-mêmes, plus encore que des autres, est la chose au monde la plus difficile. Les conditions ne sont pour ainsi dire jamais réunies pour que le discernement puisse s'exercer sans l'intervention du prisme déformant de nos intentions. Le discernement suppose l'activité de l'intelligence ; mais celle-ci est colorée par nos sentiments à tel point qu'on peut dire sans grand risque de se tromper : notre intelligence est toujours adéquate à nos intentions. Ainsi notre esprit, au lieu d'être réellement éveillé, voyage en rêve, mené par nos désirs et par les projections qu'ils engendrent.*

### LE RÊVE

*Ce constat faisait écrire à René Daumal, merveilleux scrutateur de nos motivations : Tu t'es toujours trompé. Et Jean d'Encausse, dans un livre qui abonde en raccourcis d'une prodigieuse lucidité, nous dit : La grande illusion du héros Thésée fut de croire que l'homme pouvait, en tant qu'homme, c'est-à-dire sans mourir à son humanité, sortir du labyrinthe. (1) Ces propos rejoignent d'une certaine manière celui d'un ami, chez qui la rigueur n'a d'égale que la modestie, (aussi tairai-je son nom) : L'Éveil véritable n'est rien d'autre que de savoir qu'on rêve..... ou qu'on est rêvé.*

### VERS LA DELIVRANCE

*Cette vision de l'absurde ne peut être salutaire que si elle nous délivre de l'absurde. Etant vécue comme la grande épreuve, puis-je prétendre en être tôt ou tard libéré ? Heureux, nous dit Jésus, l'homme qui s'est soumis à l'épreuve : il a trouvé la vie. L'épreuve, en définitive, coïncide avec l'attention vigilante - sans tension - que je porte à rester éveillé. Cette attention échappe au temps. Elle n'est pas un état mais un acte qu'il me faut constamment renouveler. A la mort de chaque instant, tu peux entrer dans l'éternité, nous dit l'Ange des Dialogues et il ajoute et de là, c'est toi qui peux lancer l'instant. Si je ne renouvelle pas l'acte, je sombre dans le sommeil, dans le rêve, dans la mort. Ceux qui sont morts ne vivent pas. Par contre, si je le renouvelle immédiatement, il tend à devenir perpétuel mais dans le sens d'une toujours plus haute conscience : Les Vivants ne mourront pas.*

(1) La Philosophie de l'Éveil, Ed. Vrin, Paris, 1977.

L'acte que je renouvelle constamment peut s'exprimer en terme de recherche, ce qui nous donne une fois de plus l'occasion de pressentir la confondante profondeur de l'enseignement de Jésus. Nous sommes tout au début de l'Évangile selon Thomas. Après nous avoir dit que celui qui trouve l'interprétation de ses paroles ne goûtera pas de la mort, Jésus nous invite à chercher, à ne pas cesser de chercher. Et la progression vers une toujours plus haute conscience nous fait passer de la stupéfaction à l'émerveillement puis à l'unification qui permet de régner sur le Tout. Ici nous rejoignons très exactement la parole de l'Ange : Et de là, c'est toi qui peux lancer l'instant. Jésus est à même de lancer l'instant, et, avec des mots d'une extrême concision, il évoque le pouvoir d'une conscience devenue universelle : Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi.

#### VRAIE ET FAUSSE IDENTITE

Mais revenons à notre constat de tout à l'heure : il peut se résumer par la proposition suivante : Je sais que je rêve. Si nous y attachons une si grande importance, c'est que de cette vision de l'absurde peuvent découler deux attitudes foncièrement différentes, l'une qui marque le début de la transformation dont nous avons parlé ci-dessus, l'autre qui tend à taxer de tricherie ou d'imposture tout processus de transformation à partir du constat que nous sommes des somnambules et que par conséquent pauvres hommes nous sommes, pauvres hommes nous mourrons et rien de plus. Et ce qui peut paraître surprenant c'est que les personnes qui tiennent ces propos désenchantés peuvent invoquer pour défendre leur point de vue aussi bien un Eckhart qu'un Ramana Maharshi. Il est vrai, du reste, que certaines paroles de ces grands maîtres, sorties de leur contexte, semblent leur donner raison. Toutes les créatures, nous dit Maître Eckhart, sont un pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de chose c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant. Mais cet apparent nihilisme se dissipe aussitôt par une autre parole qui rétablit la vraie perspective : Tout ce qui est propre à la nature divine est aussi en totalité propre à l'homme juste et divin ; c'est pourquoi cet homme fait tout ce que Dieu fait et il a, en commun avec Dieu, créé le ciel et la terre et il est générateur du Verbe éternel et Dieu ne saurait rien faire sans un tel homme. De même chez Ramana Maharshi qui, pour faire saisir l'unique Réalité du Soi, conviait sans cesse ses disciples à se demander : Qui suis-je ? Néanmoins c'était moins pour leur faire constater leur néant que pour les acheminer vers la certitude qui lui fut révélée avec un éclat foudroyant à l'âge de 17 ans : JE SUIS LE SOI. Ce faisant, Maharshi était dans la pure ligne des Écritures hindoues qui disent sans ambiguïté : CELA, TU L'ES.

Suivant que nous regardons du côté du rêveur ou bien du côté de l'Eveillé, les deux JE, dans la proposition : Je sais que je rêve, ne répondent

*pas à la même identité. Le premier JE est le SOI tandis que le second désigne le rêveur et n'est qu'un mirage du premier. Constatation capitale qui oriente notre destin. C'est elle qui faisait dire à Rimbaud : Je est un autre. C'est elle qui inspira le poème que Noguchi, né en 1911, écrivit à 19 ans (1) :*

Moi, je suis.

Je suis le Centre de l'Univers.

En moi réside la Vie.

La Vie n'a ni commencement ni fin.

A travers moi, elle s'étend à l'infini, à travers moi, elle se lie à l'éternité.

Comme la Vie est absolue et infinie, moi aussi, je suis absolu et infini.

Si je me meus, l'Univers se meut. Si l'Univers se meut, moi, je me meus.

«Moi» et l'Univers sont *Un* indivisible, un corps et une pensée. Je suis libre et sans barrières. Je suis détaché de la vie et de la mort. Ainsi en va-t-il, bien entendu, de la vieillesse et de la maladie.

Maintenant j'ai réalisé la Vie et demeure dans la quiétude infinie et éternelle.

Ma conduite dans la vie quotidienne reste imperturbable et inaltérable.

Cette conviction est incorruptible et éternellement inattaquable.

Oum ! Tout va bien.

*Au lieu de nous appesantir sur le désastre que constitue la perte de nos illusions, nous nous « tournons » vers la béatitude que représente la connaissance de notre identité véritable. Nous ne cédon pas au désenchantement du somnambule débusqué ; nous nous livrons à la plénitude du Tout.*

*L'Occident n'a cessé de confondre les plans et c'est dans la confusion que la recherche la plupart du temps s'effectue. On ne s'étonnera donc pas, nous l'espérons, de notre insistance à tenter de distinguer le Réel du rêve. Ceux qui parlent de réalisation initiatique (ou métaphysique), écrit Jean d'Encausse, oublient le plus souvent de préciser Qui réalise. La graine tombe dans la terre travaillée (log. 20). Le personnage du rêve va s'activer afin de laisser croire que le mérite de la germination lui revient. Jésus, qui s'est identifié au Tout, nous rappelle les niveaux à ne pas confondre : Rendez à César ce qui appartient à César, rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et, ce qui est mien, donnez-le moi (log. 100). Le Bouddha s'est proclamé infiniment supérieur à tous les Dieux. Il l'est comme le Réel par rapport au rêve.*

## LE JEU DIVIN

*Néanmoins le rêve trouve sa place dans ce qu'on peut appeler le « jeu divin ». Evidemment l'Absolu immuable se suffit à lui-même, étant l'Un sans second. Cependant, il se révèle comme étant à la fois repos et mouvement, auto-contemplation et énergie, silence et verbe. En tant que mouvement-énergie-verbe, il pense le monde et le crée. L'homme est donc issu de la substance même de l'Absolu. Projeté dans le temps et l'espace, il se croit*

1) Ce texte est paru dans le Cahier de Monsieur Tsuda n° 62. M. Tsuda est l'initiateur en Europe du Mouvement régénérateur basé sur l'unité de tout dans le souffle, souffle que Noguchi lui a rendu plus perceptibles. Il va faire paraître prochainement un ouvrage intitulé : « L'Un ».

*une entité séparée, il rêve qu'il est distinct, et, de toute la création, il est le seul être à se croire, à se penser distinct. Seule la cessation du rêve rétablit l'unité absolue. Le jeu divin se manifeste donc par la création - conscience réfléchie - qui amène le rêve et il s'abolit quand cesse l'activité du rêveur. C'est en tant qu'illusion, non autrement, qu'il y a diversité de ce principe éternel. S'il y avait diversité réelle, ce qui est immortel deviendrait mortel. (Mandukya Upanishad)*

*Tout se passe en somme comme si l'Absolu ramenait à lui la création par le truchement du rêve. Autrement dit, l'homme, parce qu'il rêve - mais à condition qu'il le sache -, devient l'intermédiaire du retour de la manifestation à son Principe.*

*S'il ne rêvait pas, il jouirait d'une félicité qui l'empêcherait de s'éloigner de son Principe, et l'Absolu, ne pouvant se contempler dans la création faite à son Image, serait privé de la contemplation de son Image.*

*Nous avons pu nous demander pourquoi l'Ange des Dialogues faisait de l'homme le chaînon indispensable en même temps que l'artisan du retour du monde créé au monde créateur. Le jeu divin l'a voulu ainsi. Nous pouvons conclure en disant : heureux rêve ! - et si le péché consiste à se croire séparé, felix culpa ! - à la condition toutefois qu'il y ait conscience du rêve dans un éveil indéfiniment renouvelé, comme la succession rapide des images d'un film parvient à nous restituer la continuité.*



#### ERRATUM

*Dans le dernier Cahier, à la page 4 de l'éditorial, un «lapsus calami» a fait dire à la citation de «Dialogues» le contraire de ce qu'elle dit réellement : «L'instant est passé, un nouveau commence. Entre les deux il n'y a pas de temps». (Et non pas : il y a le temps.)*

*A ce propos, nous sommes heureux de reproduire ci-après les réflexions que ce texte dont l'importance est capitale a inspirées à un de nos lecteurs.*

Les entretiens de Budaliget me disent que je suis dans l'Intemporel, je suis dans l'Eternité entre deux pensées, deux sentiments, deux actions, entre chaque fin et chaque recommencement.

Je ne le comprends pas. Comment est-ce possible ?

Puis une image m'est donnée.

Dans une chambre vide il y a le silence. Le Silence, c'est l'Eternité, ma Réelle Nature.

Sur la table il y a une machine à écrire. Une dactylo commence à écrire.

Le cliquetis de la machine interrompt le Silence et le bruit le couvre entièrement.

Le cliquetis de la machine sont mes pensées, mes sentiments, mes actes et à cause d'eux je ne peux pas entendre le Silence.

Mais entre chaque touche il y a une seconde d'intervalle.

Lorsque la dactylo écrit «Monsieur», elle écrit tellement vite qu'on n'entend que le bruit de la machine.

Mais aussi court qu'il soit, il y a du silence entre chaque lettre. Après avoir tapé le «M» la dactylo lève son doigt pour taper le «O». Entre les deux il y a le Silence.

Seulement le Silence est si court que je ne l'entends pas.

C'est ainsi avec toutes mes pensées. Entre deux pensées il y a pendant une fraction de seconde le Silence, je suis pendant une fraction de seconde dans l'Eternité. Mais mes pensées se suivent avec une telle vitesse que je ne peux pas me voir dans ce Silence, dans l'Intemporel.

Voici l'exemple qui m'était donné pour comprendre que je suis toujours dans l'Eternité, UN avec le Créateur, dans l'Intemporel, mais que c'est couvert par la manifestation de mon corps, de mes sentiments, de mes actes.



# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

## LOGION 20

- 1 LES DISCIPLES DIRENT A JESUS :
- 2 DIS-NOUS A QUI EST SEMBLABLE LE ROYAUME DES CIEUX.
- 3 IL LEUR DIT :
- 4 IL EST SEMBLABLE A UNE GRAINE DE MOUTARDE,
- 5 LA PLUS PETITE DE TOUTES LES SEMENCES ;
- 6 MAIS, QUAND ELLE TOMBE SUR LA TERRE TRAVAILLEE,
- 7 ELLE PRODUIT UNE GRANDE TIGE
- 8 QUI DEVIENT UN ABRI POUR LES OISEAUX DU CIEL.



Le logion 20 qui nous requiert en ce moment est de nature - comme les autres du reste, mais chaque logion est comme une étape sur la voie - à nous aider à obtenir la vue juste. Nous saisissons très bien le symbolisme de la graine. Dans la proposition : le royaume est semblable à une petite graine, nous savons qu'il ne s'agit pas d'établir une identité entre le royaume et la graine, mais de retenir une caractéristique qui les lie : leur caractère minuscule au départ. De même lorsque nous disons : cet homme a des cheveux blancs comme la neige, nous ne créons aucune confusion entre les cheveux blancs et la neige : nous établissons simplement une comparaison.

Le royaume, comme la graine, est susceptible d'une croissance sans commune mesure avec «l'embryon» du départ. Mais, comme la graine, il peut aussi disparaître, si la terre n'est pas travaillée. On voit tout de suite l'importance capitale de ces deux mots : *terre travaillée*. L'ego, qui ne manque pas une occasion de se faire valoir, risque de nous tendre un de ces pièges dont il a le secret. Il va s'offrir avec empressement pour retourner la terre, arroser, sarcler, biner..... De là à s'attribuer le mérite de la germination, de la croissance.... Il n'y a qu'un pas. Et nous voilà de nouveau «gros Jean comme devant», victime des bonnes intentions et des projections de l'ego. Celui-ci, par un réflexe tenace de conversation, s'est identifié à la terre travaillée, comme tel général s'identifiait à la France. Dieu, que le discernement est difficile ! Une fois de plus nous aurons connu l'épreuve de la désillusion. Et sans doute, n'est-ce pas la dernière ; mais cette épreuve va dans le sens de la vie, car elle nous rend de plus en plus attentif au fait que ce n'est pas la mouche qui fait avancer le coche : «Heureux l'homme qui s'est soumis à l'épreuve, il a trouvé la vie.» (log. 58)

Il ne s'agit pas, on en conviendra, de détruire l'usurpateur. Mais bien de le circonscrire dans les limites qui sont les siennes. Il ne peut y avoir croissance que dans la mesure où notre présomptueux personnage se cantonne à l'intérieur de son domaine. Il faudra sans doute encore beaucoup de désillusions, autrement dit beaucoup d'épreuves pour que l'ego comprenne le ridicule de son comportement prétentieux. A chacune de ses interventions, la terre et la plante souffriront. Mais l'appel de la vie, l'attrait de la lumière et de la chaleur, les échanges du ciel et de la terre dans le don et l'accueil réciproques, l'union qui transforme les énergies, tout cela réuni finit par assigner enfin à notre personnage la place qui lui revient et qui est rigoureusement nulle en regard de l'Infini. Son recul progressif se traduit par un manque grandissant - un appel à la croissance - qui est aussitôt comblé. Pour exprimer une réalité identique, Maître Eckhart a aussi recours à des images que lui suggère la nature : «Quand Dieu te trouve prêt, il lui faut agir et s'épancher en toi, de même que, dans un air clair et pur, il faut que le soleil se répande et il ne peut s'en dispenser.»

Émile Gillibert.



La plus petite de toutes les graines,  
tombée sur la terre travaillée.....

Dure découverte que celle de s'apercevoir que le terrain est en friche, après tant d'efforts qui n'égratignaient même pas la surface, quand ils ne la durcissaient pas.... pseudo-travail, qui se faisait à contre-temps et à contre-courant. Alors quel est l'ouvrier qui travaille cette terre ?

Jésus dit : Celui qui a trouvé le corps,  
le monde n'est pas digne de lui. (log. 80. v 4-5)

- Cela est, un jour, évident. Mais provoque l'embarras : que vais-je faire de ce terrain dont j'ignore l'essentiel ? Etrange et nouvelle angoisse qui se

déclare... nous sommes comme des aveugles de naissance à qui l'on dit :  
«la lumière existe» -

Mais les yeux peuvent s'ouvrir,  
les ténèbres peuvent être traversées.

Donc, le corps, chemin de la Connaissance. Véhicule de l'intuition, terre où s'enracinent les cinq arbres que nous possédons dans le paradis, et dont nos cinq sens nous permettent la communication avec l'extérieur. Terre à découvrir.... oui, étrange et dure découverte, puisque tout doit repartir à zéro. Mais aucun espoir n'est si merveilleux que celui-là ! Et l'on cède à l'aventure. Le voile est total. La démarche nous trouve tâtonnant. C'est vraiment l'aveugle qui chemine dans l'inconnu ; dans l'imprévu... jusqu'au premier contact établi. Après la stupéfaction du début, déconcertante, inconfortable, après le tour d'un horizon intérieur insoupçonné, survient une prise de conscience autre ; un contact autre..... et celui-ci se révèle, nouvelle surprise, d'abord et encore par l'angoisse. Si nous l'acceptons, nous percevons *quelque chose à guetter*, au-delà de l'incendie, de la guerre, du cataclysme humain découvert à l'intérieur de nous-mêmes, en un éclair. Quelque chose qui fait rompre les barrières empêchant la perception différente ; autre que celle connue. Et pourtant, ce n'est que la découverte de la plus petite graine tombée là.... elle vient juste de tomber. Elle va croître. Mais à ce premier contact, elle est si minuscule encore..... impossible pourtant de ne pas la reconnaître ; et la terre réagit avec force, alors qu'on la croyait insensible ! La terre s'aperçoit qu'elle est vivante, qu'elle peut produire ; et elle en reçoit d'étranges frémissements. Elle répond dans l'immédiat au premier choc. Elle n'était pas inerte, mais seulement immobile.

Cependant, la germination de la grande tige est lente, obscure, et invisible en surface. Sans découragement devant cette apparente immobilité, il faut laisser le terrain travailler, pour que le grain ne s'étouffe pas.

Et la tige est sans fin.....

Elle est comme une grande chaîne d'or dont nous ne voyons pas les extrémités, mais un fragment dont les maillons lumineux nous relie.

Dans le commencement et la fin.....

Dans le Royaume.

Madeleine Hennebains



..... Il n'y a ni certitude, ni évidence, mais une recherche devenue vitale. Je ne sais ce qui va en découler, mais j'apprends à devenir «patiente comme la terre» dont je suis faite, comme dit l'Ange à Lili, patiente et attentive.

Patience et vigilance sont bien nécessaires, car le «Trompeur» ne lâche pas facilement prise. Pour moi, il a pris la forme du découragement et du doute (de moi-même, de ma recherche). Il est aussi quotidien que ma quête. Mais je le connais maintenant, je sais qu'il fait partie de moi-même. Il n'empêche que la position n'est pas confortable.

C'est ce que vous nous expliquez si clairement dans le passage des «lentes et difficiles germinations». J'y vois une merveilleuse interprétation du Logion 20 :

La plus petite graine en nous, si petite qu'elle passe inaperçue. Elle tombe : elle est semée par le Père, non par nous. Comme la terre, nous n'avons pas à intervenir, mais à rester en condition et à être patients. Et elle germera, sous notre regard vigilant et attentif, car nous sommes terre et jardinier.

Avec les logia 18 et 19, il y avait retournement du temps, ou obligation d'échapper au temps linéaire. Avec le logion 20, il y a réintroduction du temps terrestre. Ce n'est pas le «dépêchez-vous avant qu'il ne soit trop tard» générateur d'anxiété et de culpabilité, mais le retour au temps cyclique, à l'image de la nature qui nous rapproche de l'éternité.

Quant à l'arbre issu de la graine, il sera dans sa maturité l'arbre qui ne meurt, mariage entre ciel et terre, abri pour les oiseaux, c'est-à-dire (peut-être) lumière pour ceux qui veulent voir.

Marie-France Henry



«La plus petite de toutes les semences...» Avec quelle insistance les textes traditionnels nous ramènent-ils à cette image si dérangement pour ceux qui rêvent de spectaculaires croissances !

Le germe divin est aussi insaisissable que l'infiniment petit dont la science contemporaine, qui erre sur d'autres chemins, ne parvient pas à s'emparer. On ne saisit pas l'Absolu dont cette graine est le symbole. Le pressentir est cependant notre unique chance, à condition toutefois que le sol «travaillé» soit prêt à recevoir le grain, «ceci» qui doit nous sauver comme le proclame le logion 70. Le corps qui est notre «sol» doit être préparé à accueillir et à faire croître le germe divin.

Mais qu'advient-il de cette semence dont la croissance est notre seule raison de vivre ? Notre sol est travaillé par les forces contraires que le «règne de la quantité» sait si bien multiplier, risquant d'étouffer la petite semence dans ses «buissons épineux». Même lorsqu'il s'agit du domaine dit «spirituel», on rêve de réalisations grandioses dont les réussites industrielles offrent le caricatural modèle. Et cette institution même que R. Abellio appelle l'«église visible» a développé au cours des siècles la pompe triomphale qui répond à l'attente des disciples. Pour s'en tenir au domaine religieux et en dehors de tout jugement d'ordre esthétique, on peut s'interroger sur l'évolution vers un culte extérieur que représente le gothique tardif avec ses hautes voûtes, ses flèches élancées et ses larges verrières par rapport à l'église romane dont le clair - obscur protège si bien le mystère propice à la méditation du «solitaire».

L'Ange des *Dialogues* met ses serviteurs en garde contre la démesure et leur rappelle que «le grand s'effondre» (Entretien 2). Et l'humble symbolisme végétal reparaît dans le message : «Le petit Nouveau, le grain du Royaume de Dieu est *en toi*. Bénis le sol qui accueille le petit grain et bénis son fruit» (Entretien 14). Au près de l'arbre qui symbolise le développement harmonieux de l'être existentiel conscient de sentir la Présence au tréfonds de lui-même, il y a des floraisons monstrueuses. Il est aisé de discerner celle du petit ego naïvement féru de réussites extérieures. Plus délicate sera la détection d'une recherche douteuse, affamée de soi-disant réalisations «spirituelles» dont l'Ego seul fait son profit...

Suffit-il d'autre part au chercheur sincère de laisser croître en lui ce grain que tout homme possède, le plus souvent sans en prendre conscience ? Abri pour les «oiseaux du ciel» - gracieux symboles des états supérieurs de l'Être -, l'homme accompli ne peut garder pour lui le précieux message : «Semez le grain ! vous êtes le semeur et le grain. Et le semeur se sème lui-même» (Entretien 57).

Et quel chercheur authentique ayant atteint la maturité spirituelle ne brûlerait de partager les fruits de sa quête intérieure ? Plus que jamais responsable, se situant au-delà de l'orgueil et de l'humilité, il lui appartient d'éclairer, pour les égarés de bonne foi, le chemin de l'Unité. En lui le grain devient lumière : «Il y a de la lumière en dedans d'un homme lumineux et il illumine le monde entier» (Logion 24)

Paule Salvan



Pouvoir extraordinaire de la Parole de Dieu qui est semée sur le monde des hommes avec une générosité extrême et douloureuse, car elle s'éparpille trop souvent au grand vent des convoitises lorsqu'elle touche un sol non préparé. Pourtant, la plus petite d'entre les graines, la moutarde, si elle tombe sur une terre *travaillée*, peut devenir une grande tige où s'abritent les oiseaux du ciel. Cette *révélation* nous laissera-t-elle indifférents ? Et voici la question cruciale : qui va travailler notre terre ?

Ayant acquis par expérience l'évidence de notre impuissance congénitale, ayant fini par percevoir l'appel du Seigneur sous les stratifications de l'ego, peut-être déposerons-nous notre orgueil dérisoire pour nous tourner vers lui, dont nous savons obscurément qu'il peut seul nous délivrer de notre condition.

C'est alors qu'il va travailler la terre dure comme roc de notre âme.

Ici s'interpose la redoutable liberté des enfants de Dieu. Il requiert toujours notre acquiescement dans une sorte de contrat implicite, un contrat sacré, irréversible : il nous a créés sans nous, il ne nous sauvera pas sans nous. Dans l'optique d'unité qui est celle de Jésus - la nôtre puisque nous le sui-

vons - notre part sera, après la démarche préalable d'humilité, de nous pencher sur la Parole, quotidiennement, patiemment.

C'est d'abord son enseignement, reçu dans le silence intérieur hors du courant mental, qui labourera notre terre en friche, rassemblant dans l'amour nos trois centres épars : la pensée, tirée ici et là par les désirs de la masse non transformée ; le cœur intermittent ; le corps, écartelé entre ses deux sensations extrêmes : plaisir, souffrance.

Ce seront ensuite les épreuves spécifiques propres à chacun de nous, sur lesquelles le Seigneur aura veillé, l'émondage en quelque sorte. Nous avons là deux alternatives : accepter et assumer en priant, ou bien nous révolter et sombrer dans le désespoir.

Des joies enfin nous seront parfois données dans cette intimité avec le Maître : connaissances, perceptions, compréhensions hautes ; réponses à notre angoisse, contacts dont on ne peut rien dire sinon qu'on en garde l'inguerissable nostalgie ; certitudes admirables.

On pourrait ainsi résumer cette mystérieuse alchimie : la semence divine est prodiguée aux cœurs humbles, disponibles et persévérants. Le pouvoir de la Parole est tel qu'il change subtilement la substance de ceux qui l'écoutent de cette façon et leur permet de quitter progressivement le paraître pour l'Être, le deux pour l'Un, l'amour d'eux-mêmes pour l'amour de Dieu, principe et fin de toute créature.

Cependant, il ne suffit pas d'avoir une fois pour toutes répondu « oui » à cet appel. Le même choix se représente à chaque instant de chaque jour de notre vie. Il nous est chaque fois demandé de renouveler l'acte d'allégeance, ce que refusèrent pour des raisons légitimes les invités au festin de noces ou le jeune homme riche que Jésus aima.

Le rôle du disciple en ce dialogue, ce labour de la terre, est clairement défini dans les logia 69 et 79 : «..... on rassasiera le ventre de *qui veut* ....» et : «... bienheureuses celles qui ont *entendu* le verbe du Père et l'ont *observé* en *vérité*....» Celui «qui veut» *demande* avec force et ténacité ; les «bienheureuses» se sont *mises* volontairement à *l'écoute* du Verbe de Dieu puis *observé* sans tricher ce qu'il leur commandait. Demander sans se lasser, écouter sans se laisser distraire par les bruits du monde, être fidèle tant à l'esprit qu'à la lettre de la loi divine, supposent une orientation constante de la volonté consciente vers l'amour et la vérité qui ne font qu'un en définitive.

Le Seigneur - c'est une promesse - travaillera notre champ si nous lui ouvrons la porte du jardin derrière laquelle il se tient et frappe. Un jour, cette terre si sèche, sur laquelle est peut-être longtemps tombée sans prendre racine la semence d'en-haut, s'étant offerte au soc de la charrue du Maître, sera capable de recueillir dans ses entrailles préparées le grain de sénevé qui la fécondera et deviendra cette grande tige, ce grand arbre aux branches profuses où vont trouver refuge les oiseaux du ciel.

Quels sont-ils, ces oiseaux de légende ?

Selon les desseins de Dieu que nous ne pouvons ni prévoir ni même imaginer, sûrement des cadeaux fabuleux si nous les comparons à notre propre indigence - cadeaux qu'il nous faut recevoir dans un cœur docile et reconnaissant, car ils ne sont jamais imposés aux hommes qui suivent vers le Royaume leur chemin difficile.

«Cherche ma face», conseille Jésus à Angèle de Foligno. «Votre face, je la cherche, Seigneur, ne me cachez pas votre visage...». N'est-ce pas là l'alpha et l'omega de toute Métanoïa ?

Terre Blanche



Déjà avec le log. 9 nous avons abordé le symbolisme du terrain, de la graine et des oiseaux, aussi pourrions-nous, cette fois, aller plus en profondeur afin de réaliser la parole de Jésus du log. 3 : «Quand vous vous connaîtrez».

L'oiseau sert de symbole aux relations entre le ciel et la terre. Pour le logion 3 «les oiseaux du ciel» restent uniquement dans le ciel. Au contraire les oiseaux du log. 9 picorent les grains tombés sur le chemin, ou terre non travaillée, et tout se passe au ras du sol.

Enfin, au logion 20, notons la progression : la graine tombe sur le terrain bien travaillé et voici d'abord la profondeur, celle de la racine. Et cette profondeur s'unit à la hauteur de la grande tige. Union de la terre et du ciel, réalisation du royaume des cieux.... et les oiseaux en témoignent en y trouvant un abri.

Nous savons que la terre représente la substance universelle. En façonnant et créant en son sein, elle symbolise la fonction maternelle. Job le proclame lorsqu'il s'écrie en se prosternant sur le sol : «Nu je suis sorti du sein maternel, nu j'y retournerai» Job I. 21.

Comme la terre qui présente des aspects différents suivant la composition de ses différents niveaux et le travail dont elle a été l'objet, l'homme a aussi différents niveaux de conscience et, suivant son état d'éveil et de connaissance, le voici plus ou moins bien préparé à recevoir de «nouvelles graines» sous forme de paroles et d'enseignements de toutes sortes.

La surface visible de la terre est identifiée à l'homme extérieur. Mais il y a l'invisible, l'intérieur. Ce n'est que dans ces profondeurs que la graine puise sa nourriture.

Mais dans ces profondeurs que peut-il se passer ?

«Les petits habitants dans la terre ne voient que la mort du grain parce qu'ils ne voient pas la pousse qui est au-dessus de la terre» 113. Notons l'expression «dans la terre» qui peut nous paraître étrange alors que pour rectifier on pense «sur la terre». Reportons-nous aux paroles du logion 11 ; «ceux qui sont morts ne vivent pas», qui désignent ceux qui, tellement attachés à la matière, ne regardent que vers le bas. Mais à ses disciples Jésus a dit «Levez les yeux et regardez : déjà les champs sont blancs pour la moisson» Jean 4.35.

Cette exhortation de Jésus est une «graine». Les apôtres étaient-ils prêts pour la recevoir ? Avaient-ils en eux suffisamment de terre travaillée, ou nourriture ?

On peut en douter car Jésus venait d'affirmer qu'il avait une nourriture que ses disciples ne connaissaient pas (Jean 4.32) et de préciser «ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé».

Comme le grain dans la terre accomplit l'œuvre pour laquelle il existe, selon le rythme de la nature, l'homme doit aussi accomplir la sienne selon le rythme de l'univers. «Avec le rythme tu peux créer», dit l'ange (102).

Au mystère du jaillissement de la haute tige, on peut rapprocher le mystère du jaillissement de la joie éternelle (131). Et toujours pour cela l'Unité, *le Un*. «Moi et le Père nous sommes Un». C'est la clef de l'enseignement de Jésus, que nous retrouvons dans tous les logia.

Et c'est vraiment quelque chose de nouveau que de centrer sa recherche, ses pensées, sur pareille unité. Pourtant, à ce Nouveau, on lui fait si peu de place. Cela peut sembler très difficile de lui faire de la place, de s'en occuper uniquement, car il est si petit, la plus petite de toutes les semences dit Jésus. Ce grain qui ne peut pas être pesé enseigne l'ange comme un écho. Si petit et pourtant plus que l'Ancien ! Capable de tout changer, d'apparaître en tout et d'ôter le goût de l'Ancien. (61)

Les nouvelles découvertes atomiques donnent du poids à ces affirmations. Ce que les contemporains de Jésus ne pouvaient concevoir, c'est-à-dire cet invisible doté d'une puissance extraordinaire devient réalité. Mais il n'y a que la force aveugle qui peut détruire. La connaissance rend la force agissante en nous et par nous. (137)

Pour que cette puissance puisse agir, l'homme doit prendre connaissance de sa vraie nature. Il est plus que tous ces symboles.

«L'arbre le plus haut ne s'élève pas jusqu'au ciel. L'aigle le plus fort ne peut y voler. Mais le plus petit des hommes peut l'atteindre, car le ciel est en vous-même». (95)

Avant d'atteindre de telles hauteurs comme la graine qui doit d'abord descendre dans la terre l'homme doit baisser la tête, afin de s'élever ensuite (56). Oui, afin de pouvoir s'émerveiller avec le psalmiste : «Je te rends grâce, O Dieu, d'avoir fait de moi une étonnante merveille» Ps. 139.14

«En cette merveille se retrouvent les perfections du cosmos..... L'homme est un corps qui s'élève de l'ordre naturel à l'ordre divin, un corps qui a soif de vie et de survie, un corps qui tend vers l'esprit, vers l'âme universelle....

Mais les formes admirables mises par Dieu à la disposition de l'homme se dévoilent avec une surprenante lenteur. Une routine néfaste, et souvent mortelle, l'aveugle.....

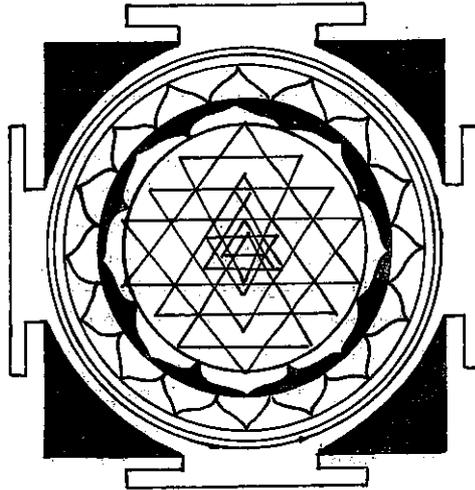
Entre le cosmos et le cosmocrator, l'homme devrait être une sorte de médiateur. Il devrait être la récompense et l'honneur de la terre. Mais l'homme n'aime plus la terre, il ne la connaît que pour l'exploiter au sens de profiter et d'abuser. Par son matérialisme grandissant l'homme a été séparé des forces cosmiques». (1)

Il faut vouloir que la croissance intérieure et l'épanouissement progressif commencent dès cette terre.... Mais sur la terre on n'y pense pas, on vit en aveugles. «Ce n'est pas Dieu que les hommes craignent. Ils ont peur de la bombe et non de sa main qui s'abat sûrement». (112)

Edith Toureille

PS. Les chiffres indiquent les pages de Dialogues avec l'Ange.

(1) Passages tirés du livre « Les Témoins de l'invisible » de Jean Prieur. Fayard.



## ENTRETIEN AVEC GITTA

Nous reproduisons ci-dessous l'essentiel de l'entretien que nous avons eu avec Gitta sur *Dialogues avec l'Ange*, ouvrage paru à fin 1976 chez Aubier et dont les traductions allemande, italienne et anglaise sont en cours. La langue originelle étant le hongrois, c'est Gitta Mallasz, elle-même, d'origine austro-hongroise, qui a fait la traduction allemande ; c'est donc dire que la version allemande sera d'une fidélité exemplaire.

E.G. J'ai déjà eu l'occasion de signaler les nombreuses correspondances que j'ai relevées entre *Dialogues avec l'Ange* et l'Évangile selon Thomas. L'Association Métanoïa a pour objet l'approfondissement de cet Évangile. Or il s'agit d'un texte ésotérique dont la compréhension ne peut se faire que dans la mesure de notre ouverture à ce que l'Ange appelle le Nouveau. Le langage de l'Ange est plus près du nôtre que celui de l'Évangile ; c'est pourquoi il constitue en quelque sorte un pont entre l'ésotérisme et l'exotérisme et nous aide beaucoup dans notre travail de recherche.

Vous présentez Hanna comme une personne tout à fait exceptionnelle, et, effectivement, c'est ce qui ressort de *Dialogues avec l'Ange*. Connaissait-elle les enseignements de l'Orient ?

G.M. Elle avait lu, comme moi, la *Bhagavad Gîtâ*. C'est tout, je crois. Elle connaissait les Évangiles. Ces deux livres étaient dans la bibliothèque de notre atelier.

E.G. Comme les Messagers parlent par la bouche de Hanna, on pourrait être tenté de croire que les propos sont colorés à travers son prisme. Lorsqu'elle parle, donne-t-elle le message de l'Ange rigoureusement comme elle le reçoit ou bien est-elle obligée de l'interpréter au passage ?

G.M. Toute personne qui reçoit un message ne peut le traduire qu'à travers sa propre personne ; il prend donc une coloration personnelle en passant par ce qu'on pourrait appeler le filtre. Cependant, pour l'enseignement que nous avons reçu, on peut distinguer deux temps. Celui où nous étions à Budaliget, près de Budapest, et celui où nous étions à Budapest même. Pendant la première période, au cours de laquelle les Messagers nous préparaient individuellement à un enseignement universel, Hanna traduisait ce qu'elle recevait. Elle cherchait les mots pour traduire de son mieux. Elle a parfois lu les notes et elle disait quelquefois : « Ce mot n'est pas tout-à-fait juste, cet autre mot sera mieux..... »

Dans la deuxième partie, il n'y avait plus de questions personnelles. Le message, en vers rythmés, d'un rythme pénétrant, était universel. Hanna entendait les mots et les prononçait à haute voix. Voici une preuve éclatante de cette façon de transmettre le message : Hanna parlait l'allemand courant d'une façon assez médiocre. Or elle reçut un message allemand qui s'adressait à une personne allemande très prise par le nazisme. Elle a prononcé le message, mot par mot comme elle l'entendait. Mais après elle m'a demandé : « Tel mot, que signifie-t-il ? » Cela est typique de la deuxième partie ; elle recevait le message « mot par mot » et n'avait qu'à le prononcer.

Est-ce clair ?

E.G. Oui, cela me paraît très clair : à partir d'un certain moment, le message n'est plus destiné à telle ou telle personne. Il devient universel.

G.M. Ce changement correspond au moment où les Allemands ont occupé le pays. Sur le plan politique, c'était aussi un changement radical.

E.G. S'il fallait caractériser la nature du message, je dirais qu'il est non-dualiste, car il nous enseigne comment retourner à l'Un, à Lui. Je lis (p.113) «Le nouvel ŒIL est *un*. car il est au-dessus de la dualité.»

– (p. 246) «Ne mettez plus votre foi en LUI – soyez un avec LUI»

– (p. 259) «Tu ne peux jamais L'atteindre, car tu es UN avec LUI».

Je pense que les Messagers n'auraient pas dit cela tout au début des entretiens. L'enseignement non-duel suppose, dans un contexte traditionnellement dualiste, une longue préparation, un long cheminement. A cette occasion, je voudrais relever une fois de plus les correspondances entre l'Évangile selon Thomas et les Dialogues. Aux disciples qui demandent comment entrer dans le Royaume, Jésus répond : «Lorsque vous faites le deux Un, et faites l'intérieur comme l'extérieur, et l'extérieur comme l'intérieur, et le supérieur comme l'inférieur afin de faire le mâle et la femelle en un seul.... alors vous entrerez dans le Royaume». A une autre occasion, Jésus dit : «Lorsque vous faites le deux Un, vous deviendrez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne, éloigne-toi, elle s'éloignera».

G.M. Que c'est beau !

E.G. Tout l'enseignement de Jésus nous incite à faire le deux Un, à revenir au commencement. Les Anges insistent également sur le retour au commencement : Alpha - Omega - Alpha.

Une autre caractéristique de l'enseignement des Anges me semble être l'invitation à intérioriser le message. Du reste la non-dualité ne peut se comprendre que dans l'intériorisation.

G.M. A propos de la non-dualité, je voudrais ajouter encore ceci : Déjà au début, je demandais à l'Ange comment je pourrais peindre la lumière. Il me dit : «Mais la lumière est LA LUMIERE, c'est UN». Je ne comprenais pas alors. Et l'ange me dit : «Tu ne peux pas encore comprendre.» Petit à petit, il nous a amenés à comprendre que la Lumière est Une. Traversant toutes les sphères, toutes les hiérarchies, elle est la même que la lumière du soleil, seulement d'une densité différente.

E.G. L'Ange qui vous parle (entretien 26) vous dit : «Ne cherche pas la nouvelle couleur au dehors.... En toi est le Nouveau. Tout est en toi et non en dehors de toi.... Son royaume viendra. Si vous l'appellez, il viendra. Et tout cela est en vous.» Nous rejoignons Jésus qui nous dit dès le début de l'Évangile : «Si ceux qui vous guident vous disent : voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel vous devanceront, s'ils vous disent qu'il est dans la mer, alors les poissons vous devanceront. Mais le Royaume est le dedans de vous et il est le dehors de vous».

G.M. C'est beau !

E.G. Les disciples ont beaucoup de mal à intérioriser le Royaume comme en témoigne la question qu'ils posent à leur Maître : «Quel Jour nous apparaîtras-tu et quel jour te verrons-nous ?» (log. 37). Ils ne peuvent transcender un univers spatio-temporel.

G.M. Messianique.

E.G. Oui, messianique, alors que Jésus les invite à prendre conscience d'une dimension tout à fait autre. Il est la Source. Si nous buvons à la Source, nous devenons LUI. L'ange aussi nous indique ce qu'il faut faire pour devenir LUI (p. 230).

G.M. Oui, c'est le même enseignement.

E.G. Admettez-vous que les anges doivent être intériorisés ?

G.M. Les anges disent que chaque organe de notre corps est à l'image d'une force universelle. Ils ne disent pas que c'est une force matérielle ou spirituelle mais universelle. Ainsi l'Ange est en nous notre forme parfaite.

E.G. J'aime vous entendre dire ces choses. Elles confirment que le microcosme est à l'image du macrocosme et donc que ce qui est en bas correspond à ce qui est à l'échelle cosmique. Certains termes des Entretiens rappellent l'Ancien : rédemption, sang, salut. Or l'Ange nous demande de nous libérer de l'Ancien. Ces mots, qui nous replongent dans un contexte ancien, provoquent un certain agacement. Sentez-vous l'irritation que peut causer une certaine terminologie ?

G.M. Non, parce que la langue hongroise ne donne pas cette impression. Mais il est vrai que certains mots sont usés. Et les anges ont très souvent reproché à Hanna de ne pas trouver les mots qui convenaient. Ils ont, par exemple, très rarement prononcé le mot Dieu et j'ai nettement senti que l'homme a usé ce mot. Il l'a recouvert de notions intellectuelles ou sentimentales qui n'expriment plus le sens du sacré. C'est peut-être ce même phénomène qui se passe pour les termes de rédemption, sang, salut....

E.G. Comme c'est vous qui faites la traduction allemande du livre, il sera enrichissant de pouvoir comparer les deux versions.

G.M. Je me fais du souci pour cette traduction. Elle est exacte, claire. Mais est-elle belle ? Je ne suis pas écrivain.

E.G. L'homme est un instrument, et, s'il était parfait, les anges n'auraient même pas eu à intervenir. Alors je trouve que c'est très révélateur et très bienfaisant pour nous de savoir que Hanna essayait de perfectionner un outil qui déjà semble admirable.

G.M. Oui, et dans la première partie du livre, elle traduisait le message dans un hongrois tout à fait courant. Mais, dans la seconde partie, lorsque c'est le chœur des Anges qui s'exprime, la langue est devenue d'une beauté, d'une simplicité ! Nous étions émerveillés de retrouver la racine de la langue, racine que nous avions oubliée depuis longtemps.

E.G. Vous posez à l'Ange une question qui m'a frappé : « Comment reconnaître ceux qui sont sous la même loi ? L'Ange répond : « A ce signe qu'ils comprendront mes paroles. » Or je constate avec joie qu'à Métanoïa sur 20 personnes, dont je connais maintenant les réactions, 18 entrent de plain-pied dans le message de l'Ange.

G.M. C'est merveilleux, c'est merveilleux, étonnant.

E.G. Est-ce que cette proportion se retrouve ailleurs ? Est-ce que vous avez le sentiment que le chrétien traditionnel comprend Dialogues avec l'Ange ?

G.M. Je connais trop peu de personnes en France pour pouvoir répondre à votre question. Les chrétiens qui se sentent bien dans un cadre traditionnel ne comprennent pas l'aide que peut apporter l'Ange. Par contre, ceux qui doutent, ceux qui cherchent, trouvent une réponse dans les paroles de l'Ange. Après les émissions de Claude Mettra et de Jacques Chancel, j'ai reçu beaucoup de lettres, justement de personnes qui cherchent.

E.G. Il y a des passages de Dialogues qui sont de nature à heurter les chrétiens. Je pense, par exemple, à ce que l'Ange dit sur la charité.

G.M. Oh ! oh !

E.G. C'est un langage plutôt incisif.

G.M. « Ne sois pas bonne ! Le bon se fera à travers toi. »

E.G. Et je lis (p. 82) : « L'argent, le sacrifice, la bonté, les bonnes intentions, la philanthropie, le sacrifice de Soi peuvent-ils être rédempteurs ? »

Dans l'abîme sans fond tombe tout cela.

..... Dans l'abîme sans fond, vous précipitez en vain le bric-à-brac.»

G.M. Le mot bric-à-brac était prononcé avec un dégoût, un mépris... Le magnétophone l'aurait rendu mieux que je ne puis le faire.

E.G. Ici, je ne peux m'empêcher de lire les paroles correspondantes dans l'Évangile selon Thomas : «Si vous jeûnez, vous engendrez une faute pour vous-mêmes, et si vous priez, vous serez condamnés, et si vous donnez l'aumône, vous ferez du tort à vos esprits (log. 14).

Ainsi, nous pouvons dire que l'Ange est en harmonie avec Jésus.

G.M. Oui, il ne peut pas ne pas l'être.

Au moment où l'Ange prononçait le mot Jésus, la voix exprimait l'union avec Jésus par une radiation intense.

E.G. Vous parliez tout à l'heure de mots usés ; nous sommes effectivement devenus sensibles à l'usure des mots. Cependant, un mot comme Jésus ne sent pas, pour pour moi, l'usure, tandis que le mot Christ sent la récupération qui a été faite de ce mot et l'orientation qu'on en a donnée dans un sens messianique.

G.M. Oui, parce que le mot Christ a été beaucoup plus déformé.

E.G. A partir d'un certain moment, l'Ange ne s'adresse plus à l'un de vous quatre mais au groupe et sous une forme plus rythmée, plus poétique. A travers la traduction, on est sensible à ce rythme, à cette poésie, et on a envie d'utiliser certaines paroles comme des mantras destinés à être répétés indéfiniment. La «charge» qu'ils contiennent doit produire une imprégnation et aider à vivre le Nouveau.

G.M. Oui, dans une seconde partie, ce que les Anges sentaient comme très important, et nous aussi, était dit en vers tout à fait courts, comme on les dit aux petits enfants pour qu'ils les retiennent. On ne pouvait pas les oublier. Et c'étaient justement ceux qui étaient très importants. Ils se gravaient dans notre chair, dans nos os. Au début c'était toujours un Ange qui parlait à un individu déterminé ; c'était l'Ange dont l'individu était le pareil plus dense. L'Ange est mon image parfaite et chacun de nous quatre était enseigné par son image parfaite. De sorte que personne d'autre ne pouvait nous enseigner. C'est pour quoi je ne crois pas qu'aucun gourou, aucun maître sur terre ne peut enseigner comme notre Ange qui est image parfaite. C'est la voie individuelle, la voie difficile, mais la seule voie pour trouver vraiment le chemin qui nous est propre.

Chaque ange tenait compte du comportement de chacun d'entre nous. Ainsi lorsque mon Ange m'enseignait, c'était une ambiance très sévère, très exigeante et j'ai souvent reçu des «giffles». Par contre au moment où l'Ange de Lili parlait, on sentait une ambiance douce, réconfortante. L'Ange était d'une gentillesse et d'un cœur qu'on ne peut pas exprimer.

E.G. Oui, l'Ange était attendrissant lorsqu'il parlait à Lili. On a l'impression que Lili avait encore besoin d'être maternée, qu'elle avait manqué d'affection étant petite.

G.M. C'est vrai qu'elle n'a jamais reçu d'amour. Il y avait, je crois, 8 ou 9 enfants. Elle est venue comme une enfant indésirée. La petite s'est trouvée comme dans un poulailler : les grands ont attaqué la petite.

L'Ange de Hanna, qui était l'Ange de la mesure, était le plus effrayant : c'était le glaive.

L'Ange de Joseph lui disait : «Ton ciel est vert, car la terre est verte.» Ce qui veut dire que sa nature était céleste et qu'il avait des difficultés d'agir sur la terre. Sa tâche était de s'accomplir sur la terre afin d'avoir en lui l'équilibre terre-ciel.

Mon Ange m'a dit : «Tu es bâtie comme un cône bien posé sur la terre, s'amenuisant vers le haut. Ta voie est le ciel.» Ainsi, pour mon équilibre, il faut que j'assume le ciel.

E.G. Il fallait cultiver ce qu'on peut appeler les inverses complémentaires.

G.M. Oui, et cela varie suivant chaque individu.

E.G. Et c'est une expérience vitale qui engage l'être tout entier.

G.M. C'est cela. La compréhension du message de l'Ange exige une certaine maturité et un don de soi-même, y compris le corps.

E.G. Oui, la compréhension intellectuelle ne suffit pas. Du reste l'Ange dit à ce sujet une parole très importante :

Bien qu'ils aient étudié,  
ils ne comprennent pas.  
Bien qu'ils n'aient pas étudié,  
Ils comprennent.

Ici, on croirait lire le Tao :

Celui qui sait ne parle pas ;  
Celui qui parle ne sait pas.

Ainsi Dialogues et le Tao rejoignent l'Evangile selon Thomas :

Celui qui connaît le Tout,  
s'il est privé de lui-même,  
est privé du Tout. (log. 67)

G.M. L'Ange met le mental - et toutes les fonctions du mental - à sa place. Il dit : «C'est le premier des serviteurs ; mais si le serviteur joue au maître, il sera humilié lorsque le maître reviendra.

Une autre fois, l'Ange, parlant de la prière, dit : «Si chacune de tes cellules prie, alors c'est la vraie prière. Si chaque cellule prie, c'est tout l'univers qui prie.

E.G. Le serviteur ne sait pas reconnaître ses limites, aussi devient-il usurpateur.

G.M. C'est ce qu'exprime l'Ange en disant encore dans le même entretien : «Le serviteur met les vêtements de son maître et joue au maître.»

Après est venu l'enseignement du chœur des Anges. Le dernier entretien à Budaliget émanait du chœur des Anges. C'est lui qui nous a enseignés au moment où les Allemands ont occupé le pays, où tout a changé, où les circonstances politiques ont changé en même temps que notre vie quotidienne. Nous avons ressenti cet enseignement comme beaucoup plus puissant.

E.G. Votre enseignement individuel était suffisamment poussé pour que l'enseignement donné par le chœur des Anges puisse convenir à tous.

G.M. Oui, cependant, il y eut des exceptions à Budapest. Par exemple, lors de son anniversaire, Lili avait dit à l'Ange : «Aide-moi à renaître» Et l'Ange lui a dit d'un ton sévère qui lui était inconnu avant : «Je ne t'aide pas ; la force qui t'est donnée te suffit ; coupe le cordon toi-même ; renais toi-même.»

E.G. Est-ce que Hanna avait des difficultés à traduire le message des Anges sous sa forme rythmée ?

G.M. Non, non.

E.G. Alors qu'auparavant on sent qu'elle fait souvent un gros effort qui la laisse parfois épuisée.

G.M. Lorsqu'il s'agissait du chœur des Anges, Hanna entendait les paroles. C'était foudroyant et difficile à supporter.

E.G. Pensez-vous que la divulgation d'un message soit liée au temps et aux circonstances ?

G.M. Oui, le temps était mûr pour que le message vienne, mais je ne crois pas que les Anges aient parlé d'événements extérieurs à venir. Lorsque l'Ange dit : « La fin est proche », cela signifie pour moi la cessation de notre vie dans l'obscurité. « Le Sept approche » signifie la vie nouvelle dans l'unité des Sept degrés de vie en nous-mêmes, dans le corps du Nouveau qui est « matière - lumière ».

C'est pourquoi les anges n'ont pas cessé de souligner : « Et tout cela se passe en vous-même ! » ou « Tout est dedans ». Je comprends que ce dedans et le seul lieu de transformation créatrice et si moi je me transforme, le « dehors » est obligé de se transformer, de changer, lui aussi.

Bien sûr, les perspectives extérieures sont sombres, mais chaque fois que j'en entends parler, je prends cela comme un avertissement de me tourner vers l'intérieur, où naît notre corps impérissable qui se forme lorsque la Lumière atteint les cellules. Les Anges ne parlent que de ce corps matière-lumière qu'il est déjà possible de vivre ici sur la terre.

E.G. J'ai encore une question à vous poser. Ne craignez-vous pas que le message des Anges soit récupéré par des sectes pour le faire servir à leur cause ?

G.M. Oh ! oh ! Mais bien sûr.

E.G. C'est ce qui est arrivé à Jésus, du moins c'est mon avis. Ses paroles ont été récupérées et déformées par un milieu qui n'en comprenait pas la profondeur.

G.M. Mais bien sûr : c'est ce dont j'ai peur. Je ne peux les en empêcher. Le message, qui nourrit chaque cellule de notre corps, perdra alors sa force. Lorsque quelqu'un le reçoit en toute humilité, il le mange comme une nourriture qui le fait croître intérieurement. Les sectes qui vont l'expliquer à droite et à gauche ont déjà été stigmatisées par l'Ange : « Le Créateur crée et les vers rongeurs l'expliquent. »

E.G. Je vois très bien des personnes qui se complaisent dans une imagerie puérile et sont friandes de phénomènes hallucinatoires donner aux Anges de Dialogues des formes anthropomorphiques.

G.M. Ce serait un mic-mac effrayant et cela voudrait dire qu'elle n'ont pas encore le degré de maturité nécessaire pour comprendre le message. Celui-ci ne peut être vécu que par des gens qui prennent leurs propres responsabilités en suivant une voie strictement individuelle.



# RECHERCHES

*Sous le titre de cette rubrique, nous publions des textes qui ont plus un caractère de témoignage que d'érudition. Bien que la voie soit rigoureusement personnelle, l'expérience des uns peut éclairer la marche des autres.*

*La Connaissance, au sens métaphysique du terme, transcende le temps et l'espace. Néanmoins les circonstances peuvent provoquer l'interrogation individuelle, bâter la remise en question et favoriser la réalisation. Ainsi certaines recherches, même si elles paraissent éloignées les unes des autres, peuvent contribuer à la transformation de la conscience humaine.*

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui coule d'âge en âge  
Et vient mourir au bord de notre éternité.

Brudelaire

## LA QUETE

Il avait d'abord fallu traverser sans s'y perdre les Quatre Domaines.  
Le Désert de la Soif, tour à tour brûlant et glacé.

Les voluptueux Jardins d'Armide, où l'on est à la fois si bien et si mal.

Les marais aux Fièvres, visqueux, grouillants et touffus.

La ceinture de Feu enfin, fournaises et laves, exhalaisons suffocantes et vapeurs corrosives, où la passerelle est si étroite, parfois submergée de coulées sans merci.

Les descriptions en sont classiques, il n'est point nécessaire de s'y attarder. Avec un peu d'attention, le parcours s'effectue du reste sans ennuis majeurs, car les balises ne manquent pas pour qui sait voir. D'ailleurs, arrivé au pied des Enceintes, on découvre sans surprise, en se retournant, que l'ensemble s'est évanoui, résorbé dans la calme étendue. C'était donc bien cela.

Puis il s'agissait de franchir la Triple Enceinte, aux défenses bien plus sévères puisque rien ne les trahissait. Ceux qui gisent, blessés, dans les espaces intermédiaires, savent seuls quels efforts, quelles aides aussi (mais elles

veillent inlassablement), sont indispensables pour en venir à bout. Paradoxalement du reste - et bien entendu le paradoxe n'est qu'apparent - la difficulté s'atténuait avec l'avance, le paroxysme ayant été atteint aux frontières des Domaines et des Encintes (il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi), comme si, mais non : du fait que, la proximité du Palais Intérieur rendait, à partir d'un certain stade, toutes choses plus aisées.

Cette seconde partie du trajet est moins connue, et pour cause. Mais la règle veut qu'on en taise les détours quand on a pu parvenir au bout : ainsi sera-t-il fait, en observant seulement qu'il n'y a point là contrainte ou mépris, puisque la structure du verbe est seule en cause.

La dernière enceinte passée, qui ne laissait pas derrière soi de trace plus perceptible que le reste, on se trouvait sur l'Esplanade, au fond de laquelle s'élevait la Salle du Trône.

Dès les premiers pas dans le Palais, on constatait deux choses, outre qu'il y régnait un silence total mais d'une qualité très particulière, une sorte de plénitude et comme s'il était gros de tous les sons - ce qu'il était effectivement d'ailleurs - : d'abord qu'aucune défense n'existait plus désormais, tous les déplacements devenus parfaitement libres : ensuite que les lieux, tout en étant visiblement déserts, se trouvaient de toute évidence habités d'une présence omniprésente, ni hostile ni alliée, mais ni indifférente non plus, et qui était la paix même.

A travers ce silence, cette liberté et cette paix, on s'acheminait alors vers la Salle du Trône qui s'ouvrait de plain-pied sur l'Esplanade par une large baie sans portes. L'entrée, bien entendu, n'en était point gardée et l'on y pénétrait tout uniment.

C'était une salle de dimensions considérables, occupée seulement, en son milieu, par une construction de proportions modestes mais si parfaitement équilibrées qu'elle pouvait aussi bien passer pour grande que pour petite. Cette construction rappelait la Kaaba de La Mecque, pour des raisons fort naturelles, et elle tenait à la fois de la sphère et du cube, sans qu'on pût dire exactement pourquoi bien qu'on le sût très clairement. Était-ce cette particularité ou parce qu'elle constituait, à n'en pas douter, le terme de la Quête ? Toujours est-il qu'il se dégageait de cet édifice, fait d'une substance indéfinissable et sans aucune ornementation, une puissance telle qu'on hésitait à s'en approcher malgré l'attraction irrésistible qu'il rayonnait et bien qu'on eût la certitude que là se trouvait le cœur du monde.

On s'en approchait toutefois, et cette approche semblait, curieusement, l'étape à la fois la plus éprouvante et la plus facile de tout le parcours.

Et au fur et à mesure de cette approche, les deux vantaux qui formaient la porte d'abord close de l'édifice, porte sans serrure et seulement timbrée du symbole primordial, s'écartaient doucement, silencieusement, d'un lent mouvement latéral, sur le volume constitué par une pièce unique où l'on entrait enfin, toujours de plain-pied et sans qu'on éprouvât, chose curieuse, le moindre sentiment de surprise puisqu'on savait, brusquement mais en même temps de tous temps (et d'ailleurs il n'y avait plus de temps), ce qu'on allait trouver là.

Dans cette pièce il n'y avait rien.

Rien que de la lumière.

Mais le moindre des prodiges de cette vision - quoique ce ne fût pas une vision - était encore que lorsqu'on se trouvait dans cette pièce, il n'y avait plus de pièce. Plus de parois ni de porte. Rien, vraiment, que cette lumière, car la pièce et ses parois n'avaient plus d'importance, plus aucune espèce d'importance : ce n'était pas un sentiment, mais une certitude absolue, puisqu'il y avait là cette lumière qui contenait - non, qui résumait, ou plutôt qui récapitulait tout, exhaustivement -.

Cette lumière était blanche. Mais dit ainsi, cela ne rend pas du tout compte de la chose. Sa blancheur n'était pas blême, ni bleutée, ni rosée, ni dorée, ni nacrée, ni marmoréenne. C'était la blancheur même, et la plus pure neige, sur la cime la plus inviolée, dans l'atmosphère la plus limpide d'un matin de printemps, ne pouvait de toute évidence apparaître que comme grise, sale et triste à côté, sans rien entre elles qu'un lointain rapport.

La blancheur de cette clarté n'était donc pas colorée, elle n'avait pas de couleur propre, car elle était les couleurs mêmes. Toutes les couleurs sans en excepter aucune. Non pas juxtaposées, ou superposées, ou combinées, mais sensible n'eût pu résister la plus petite fraction de temps à cette irradiation. Gralité des nuances du spectre visible et même invisible - on ne le sentait pas, on le savait - non point séparées ni confondues, mais unies et, bien que parfaitement distinctes, appréhendées ensemble dans une rigoureuse pureté globale.

La lumière remplissait ainsi tout l'espace - mais y avait-il encore un espace ? - et son intensité croissait en approchant du centre de la pièce - pour autant qu'on pût parler d'un centre, puisqu'il n'y avait plus de pièce. Mais on sentait, non, on savait, que cette lumière était centrée. L'intensité en croissait même si vite - et pourtant de façon absolument continue - qu'on voyait bien qu'elle atteignait, près de ce centre (mais à quelle distance ?) une valeur (mais pouvait-on encore parler de valeur ?) se situant au-delà de toute limite imaginable : elle devenait proprement insoutenable, et cependant on en soutenait l'éclat sans difficulté véritable, tout en sachant qu'aucune substance sensible n'eût pu résister la plus petite fraction de temps à cette irradiation.

Car cette lumière n'était pas immobile, bien qu'aucun mouvement n'y fût à proprement parler décelable, mais elle irradiait, dans un flux et un reflux perpétuels bien que d'une éternelle et parfaite simultanéité - et c'est même pour cela qu'on ne décelait aucune variation quoi qu'on sût qu'il y avait là l'essence même de la variation -.

Et le prodige final - encore qu'une fois parvenu à ce degré de la révélation on eût perdu de vue toute signification du mot « fin » - était que l'on s'apercevait enfin (mais pas véritablement « enfin », bien sûr, puisqu'on était au-delà de toute fin et que du reste on découvrait, toujours sans étonnement, qu'on savait tout cela de toute éternité, ce qui fait même que dire qu'on s'en apercevait est particulièrement inadéquat) que le centre de la clarté en question était rigoureusement noir.

Totalement, absolument, parfaitement noir.

Parler de centre n'est du reste qu'une façon de s'exprimer, puisqu'il n'était nulle part (ou bien c'est qu'il était partout ?) et que d'ailleurs, on l'a répété, il n'y avait plus d'espace. Et pourtant on ne pouvait pas utiliser d'au-

tre mot (à supposer qu'on ait encore besoin de mots pour cela) puisqu'on savait que là était la cause de tout - «là était», elle y résidait seulement, elle qui était à elle-même sa propre cause et qui était seule à l'être, mais cela, ce centre noir, qui n'existait d'ailleurs pas, ne causait absolument rien et n'avait même pas de cause. Et pourtant c'était bien le centre.

Ce n'était pas un point géométrique, bien sûr, puisque cela n'existait pas et que d'ailleurs il n'y avait plus d'espace, on l'a déjà dit, et qu'au surplus si c'avait été un point géométrique on n'aurait pas pu voir - ou plutôt savoir - qu'il était noir.

Cela, en fait, n'avait pas de forme. Ce qui ne veut pas dire que c'était informe, mais que véritablement cela n'avait aucune forme déterminable (et bien entendu pas de dimensions, bien que ce ne fût ni petit, ni moyen, ni grand - ou à cause de cela ?).

Et pourtant cela était noir (bien que cela ne «fût» pas, si l'on veut vraiment être rigoureux).

Ce noir n'était pas une couleur, cela va de soi. Ce n'était pas non plus l'absence de couleur, car alors cela eût été rien, et il était patent que cela n'était pas rien, bien que cela ne fût pas : en somme, cela était non-étant, ce qui est loin d'être rien. C'était, en fait, comme si on avait pris une couleur, n'importe laquelle (et non plus toutes ensemble comme tout à l'heure), car toutes se valaient pour cette opération, et qu'on l'eût intégralement décolorée : ce qui serait alors resté, c'était cela la couleur du centre (et naturellement il n'y a là qu'une image approximative). On peut donc garder ce mot de noir, pour plus de commodité, mais en comprenant bien que cela n'avait que peu de rapports avec ce que l'on traite habituellement de noir. La nuit la plus noire d'une ciel d'ouragan eût paru blafarde en comparaison, l'antracite scintillant et le noir de fumée velouté.

Il s'agissait donc d'un noir absolu, sans grain, sans reflet.

Et c'est à ce point de l'aventure que l'on se faisait la réflexion que la lumière dont il a été précédemment question, puisqu'elle avait dans les environs cette intensité démesurée, eût dû en quelque sorte éclairer ce noir et s'y réverbérer. Mais bien qu'on sût qu'elle ne cessait pas d'exister, puisque d'ailleurs elle était seule à ainsi exister, et qu'elle continuait à rayonner en permanence de ce centre noir, on découvrait de là où on était (mais où était-on, et qui était où ?) qu'il n'y avait plus de lumière non plus. Plus rien, absolument rien, que ce centre noir qui n'existait pas et ne pouvait naturellement rien produire qui fût.

ET C'EST A CE MOMENT-LA SEULEMENT QU'ON COMPREENAIT TOUT, AU MOMENT MEME OU.....

L. - P. C. - Phnom - Penh 1965



## QUELQUES REFLEXIONS SUR LE ROYAUME

Je crois que nous portons en nous une étincelle de cette Lumière éternelle qui doit luire au fond de l'Être et que nos faibles sens ne peuvent que soupçonner de loin. Oeuvrer pour que cette étincelle en nous devienne flamme et réaliser le divin en nous, voilà notre devoir le plus sacré.

Goethe.

*Curieux, comme les prêtres et les pasteurs sont généralement discrets ou même embarrassés lorsqu'on leur pose des questions sur le «royaume». Pour la grande majorité des «chrétiens» les mots «royaume», «royaume des cieux», «royaume de Dieu» sont d'ailleurs devenus, comme du reste d'autres («jugement dernier», «paradis», «enfer», etc....) de simples mots qu'on a pris l'habitude d'entendre mais que l'on ne cherche même plus à comprendre et encore moins à approfondir.*

*Il s'agit pourtant là, pour le chrétien qui cherche et se pose des questions, d'un concept central vers lequel tout converge et, étant donné le mystère dont il s'entoure dans les évangiles canoniques, on ne peut s'empêcher, à l'instar des disciples, de se demander où il se trouve et quand enfin viendra ce royaume dont Jésus lui-même dit qu'il est, «le dedans de nous et le dehors de nous» et que pourtant nous ne voyons ni ne sentons.*

*Hélas, nous avons beau chercher là où il devrait être le plus près dans le «dedans de nous»; aucun écho ne répond. Aucun écho ne répondra tant que nous ne réaliserons pas qu'il n'y aura pas de place en nous pour le royaume aussi longtemps que nous sommes pleins de tout ce qui paraît essentiel à notre «moi» : notre vie dans le monde, nos intérêts, nos biens, notre besoin de considération, nos désirs égoïstes ; qu'il n'y aura pas non plus de place en nous pour le royaume aussi longtemps que nous portons en nous l'esprit dualiste de nos Eglises, que nous nous sentons de «pauvres pécheurs tributaires de la grâce d'un Dieu personnel pour être sauvés», que le péché nous est perdition au lieu d'enseignement. Et même si, à force de pénitences, bonnes œuvres et prières, nous avons acquis un sentiment de paix intérieure, de sérénité, pensant être quittes avec notre conscience, il suffit le plus souvent de peu de chose, d'une prétendue injustice subie, d'une épreuve paraissant imméritée, pour que tout soit remis en question et que le doute nous assaille. Est-ce là le «royaume» dont parle Jésus ?*

*Mais s'il est si difficile de trouver le royaume au dedans de nous, peut-être le trouverons-nous au dehors de nous ? Jésus dit que le royaume s'étend sur la terre et que les hommes ne le voient pas ; mais même si nous ne le vo-*

*vous pas, nous qui sommes des hommes sincères et de bonne volonté, nous devrions tout de même pouvoir nous rendre compte de sa présence d'une manière ou d'une autre ? Mais nous chercherons en vain ; nous ne la trouverons ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer et il sera vain de vouloir l'attendre : il ne provient pas non plus d'une attente.*

*Et nous sommes bien obligés de nous dire qu'en cherchant avec notre «mental», nous faisons décidément fausse route et que notre quête devra se situer sur un autre plan. N'est-il pas dit que pour entrer au royaume il nous faut devenir comme un enfant qui tète, que pour le trouver il nous faut «jeuner au monde» et être «solitaires» ?*

*Ce royaume que nous ne pouvons ni voir ni entendre ni saisir, qui nous est pourtant promis et auquel nous sommes promis, ne pourra nous être donné par un Dieu anthropomorphe distributeur de grâces. Il ne saurait être conçu que comme émanation d'un Absolu inconcevable et innommable dont émane tout ce qui est créé et que ceux qui sont parvenus à la Connaissance ont désigné, faute de mieux, par l'Un, le «Soi», le «Tao», le «Non-Etre», la «Déité», le «Père». Un absolu dont il est dit qu'il se situe au-delà de tout concept spatio-temporel, dans un éternel présent intemporel.*

*Et de nouveau notre mental se rebiffe : que peut bien vouloir dire «un éternel présent hors du temps et de l'espace» ? Le temps existe pourtant, puisque nous en voyons les effets, que nous savons le mesurer et le «couper en tranches» ; et si le temps existe, son frère, l'espace, existe par la force des choses également. «Hors du temps et de l'espace» est décidément une notion constituant un défi pour tout esprit cartésien tant soit peu scientifique, un défi pour toute logique.*

*Un défi ! Mais nous sommes bien obligés de constater que nous nous trouvons là dans un domaine où nos savants et astronomes eux-mêmes ne savent que balbutier.*

*Est-ce qu'un «Univers infini» dont on nous a parlé, un espace dans lequel on pourrait, indéfiniment, ajouter des milliards d'années-lumière à d'autres milliards d'années-lumière est concevable ? Et si actuellement on penche plutôt vers un «espace courbe», un univers «hypersphérique» enroulé sur lui-même, «fini mais sans limites», voire un espace en forme de «double trompette», notre sens logique est-il davantage satisfait ? Et ne commence-t-on pas à parler d'un «temps courbe» ?*

*Voici ce qu'on peut lire dans les conclusions que formule R. Ruyer dans son livre «La Gnose de Princeton» : «La transposition devient transfiguration quand la Nouvelle Gnose ajoute qu'une telle apparition apparemment retardée de l'Esprit dans l'Espace et le Temps est la preuve non que la matière soit primaire et essentielle, mais au contraire la preuve qu'il y a un Au-delà de l'Espace et du Temps, un «Je» ou un «Soi» absolu, pour qui il n'y a ni «ailleurs», ni «avant-propos».*

*Faut-il d'autres arguments ?*

*En tout cas, n'oublions pas que la notion d'un intemporel lié à la no-*

tion de «Dieu» bante l'esprit humain pratiquement depuis toujours. Même sans parler des philosophies orientales pour lesquelles elle est une évidence, ne lit-on pas dans l'Ancien Testament ce verset du psalmiste s'adressant à Dieu : «Car mille ans sont, à tes yeux, comme le jour d'hier qui est passé et comme une veille dans la nuit», verset que Pierre reprend dans sa 2ème épître avec ces mots : «Et, chers, n'oubliez pas qu'un jour devant le Seigneur est comme mille ans et que mille ans sont comme un jour» ? Qu'est-ce à dire sinon que «Dieu» est au-delà du temps et donc aussi de l'espace ?

Saint Augustin en parle à plusieurs reprises ; pour Maître Eckhart elle s'impose tout naturellement et un Goethe la fait sienne dans son 2ème Faust. Dans un bouleversant livre qui vient de paraître, «Dialogues avec l'Ange», nous voyons ces mêmes notions s'insérer comme un fil rouge tout au long des entretiens : lisons et méditons en particulier le texte magnifique de l'entretien 28 du 31/12/43 avec Gitta (page 123) ainsi que plusieurs autres (pages 50, 125, 174, 246, etc...), et petit à petit s'imposera à nous la certitude, pour peu que nous renoncions à vouloir comprendre l'incompréhensible, que la réponse à nos questions se trouve là et qu'il n'y en a pas d'autre.

*En particulier la réponse à nos questions sur le royaume.*

Nous sommes créatures de l'Absolu, de l'«Un», du «Soi» et comme tels nous sommes destinés à y retourner. Comme tels nous possédons, et avons toujours possédé, en nous, au plus profond de notre âme, une «étincelle de cette lumière éternelle» dont parle Goethe, étincelle qu'il s'agit de faire devenir cette flamme chaude et lumineuse, symbole de notre union avec l'Un : car le royaume qui nous est promis, sachons-le, n'est pas autre chose que cette union.

Cette étincelle vit et a toujours vécu en nous, comme elle vit et a toujours vécu en toute chose et toute créature : le royaume est le dedans de nous et le dehors de nous. Si nous en sommes devenus inconscients au point de ne même plus en soupçonner l'existence, c'est parce que cette étincelle a été cachée, recouverte, étouffée, mais jamais tuée par tous les égoïsmes dont notre âme s'est remplie à mesure que notre «ego» s'est affirmé pendant notre vie. D'un que nous étions, alors que, enfant de 7 jours et petit qui tète, nous étions inconscients de notre moi, nous sommes devenus «Deux» et c'est à nous que Jésus s'adresse maintenant avec la question : «Mais étant alors devenus deux, que ferez-vous ?»

Que ferons-nous ? Nous sommes libres de choisir, libres de faire ou de ne pas faire. Nous pouvons continuer à vivre comme par le passé à la plus grande satisfaction de notre «moi», rester soucieux de notre petit confort et de notre sécurité, de notre bien-être et de notre affirmation dans le monde, en rejetant tout ce qui pourrait s'y opposer. Nous pouvons aussi obéir à la faible petite voix qui maintenant commence à se faire entendre en nous, la voix de la parcelle de «Soi» en nous qui aspire à l'union. Ne demandons pas ce qu'il faut faire ; Jésus nous le dit : être vides et déserts (logia 28, 61), redevenir petit et comme des enfants (logia 37 et 46), jeûner au monde et être solitaires (logia 27, 75, 49) ; donc vider notre âme de tout ce qui l'encombre et empêche l'Union avec l'Un. «Si votre œil veut tout voir, votre oreille tout entendre, votre cœur avoir tout présent, alors votre âme sera

*forcément morcelée.» Il faut nous détacher de «toutes les choses et créatures» qui jusqu'à maintenant étaient notre vie même.*

*Il est vrai que cette tâche peut nous paraître de prime abord surhumaine, d'autant plus que notre moi s'y oppose de toutes ses forces. Mais si, confiant en la promesse qui nous est faite et encouragés par la certitude acquise, nous avons la volonté et le désir de nous libérer des servitudes que notre ego nous impose et que nous commençons seulement à «réaliser», nous constatons avec étonnement que cette libération semble se faire toute seule. Progressivement, sans même nous en rendre compte au début, nous nous détachons d'habitudes, d'occupations, de lectures, etc.... dont la futilité et la vanité nous deviennent de plus en plus conscientes ; nos intérêts changent de nature, nous commençons à regarder autour de nous avec des yeux neufs et tout nous paraît comme transfiguré par une lumière nouvelle. Une joie telle que nous n'en avons jamais connue remplit notre cœur, tout sentiment d'angoisse disparaît, nous n'avons plus peur.*

*Ne soyons pas étonnés, ce n'est pas nous, c'est le «Soi» en nous qui a œuvré, nous ayant trouvés «prêts». Le «Soi» que maintenant nous saurons être la seule réalité, mère de tout ce qui a été créé et qui, universel, est en tout comme il est en nous :*

*Jésus a dit :  
Je suis la lumière qui est sur eux tous.  
Je suis le tout.  
Le Tout est sorti de moi,  
Le tout est parvenu à moi,  
Fendez le bois : je suis là ;  
Soulevez la pierre,  
Et vous me trouverez là.*

*En nous donnant, comme il l'a promis, ce que l'œil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.*

*Jésus nous a rendus conscients de notre union avec l'Un universel. Il nous a donné le royaume, et c'est pleinement, avec tout notre cœur, que nous comprenons le sens profond de ces paroles :*

*«Le Royaume est le dedans de vous et le dehors de vous».*

*Le cercle se ferme.*

*R.K.*



# ETUDE PHILOLOGIQUE

## LE POUVOIR ECLAIRANT DES MOTS GRECS CONTENUS DANS LES LOGIA 18 et 19

Pour les Métanoïas, la présence de certains mots grecs hautement significatifs dans l'Évangile selon Thomas revêt une importance que je crois capitale : car le grec nous réintroduit dans la famille des langues indo-européennes (1), à laquelle appartient le sanskrit. Or c'est en sanskrit que sont rédigées les Écritures sacrées hindoues, Écritures qui figureraient fort probablement dans la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, où Jésus a pu les consulter. On voit tout de suite l'avantage : la philologie moderne étant très instruite du sens des mots grecs anciens, nous pouvons, grâce à ceux qui se trouvent dans le texte copte, jeter un pont entre la rive hindoue et la rive égyptienne du fleuve Connaissance. En clair : un mot grec dans Thomas peut mettre en pleine lumière une pensée commune à l'Hindouisme et à Jésus-le-Vivant.

On sait bien entendu pourquoi les écrits coptes du début de notre ère contiennent des mots grecs : c'est que les Égyptiens des grands centres commerçants et culturels parlaient concurremment le grec et le copte. Le grec était alors la langue administrative, commerciale et... philosophique ; c'était aussi la langue des premiers chrétiens et de leurs Écritures. En fait, donc, on est presque en droit de s'étonner que le vocabulaire grec n'ait pas littéralement envahi le copte ; mais il n'en est rien : d'un texte à l'autre, on retrouve presque toujours le même « stock » de mots grecs et on a donc affaire à une véritable tradition lexicale limitée et systématique : ainsi, le copte, cette langue de paysans simple et rude, cette langue du réel quotidien de la terre, se tourne vers le grec pour exprimer certaines notions abstraites (*gnôsis*, la gnose), militaires (*polêmos*, la guerre, et *eirênê*, la paix), commerciales (*emporos*, le marchand), etc....

Or donc, l'Évangile selon Thomas n'échappe pas à cette règle, et il suffit d'ouvrir l'édition Métanoïa à la page 331 pour s'en convaincre ; il faut ajouter que les mots grecs ici répertoriés sont, pour la plupart, fréquemment employés dans le texte et que rares sont les logia dépourvus de tout mot grec.

Log. 18.1 et 19.4 : « Les disciples... » : *Mathêtês*, nous dit Thomas, utilisant ainsi, comme presque tous les auteurs coptes, le mot grec de la grande tradition aristotélicienne et platonicienne, bref, socratique. *Mathêtês*, c'est celui qui *manthanei*, celui qui cherche à savoir, qui étudie. Les étymologistes classiques y voient la très riche racine indo-européenne *men-*, qui désigne d'une manière générale les activités de l'esprit : on la retrouve dans le sanskrit *manyate*, il pense, dans le grec archaïque *mênein*, désirer, dans les dérivés grecs classiques *mania*, la folie, *mnêmê*, la mémoire, etc..., dans le latin *mens*, la pensée, *mentiri*, mentir, *meminisse*, se souvenir, dans l'allemand *meinen*, penser, etc..., mais aussi, bien sûr, dans le français *mental*, *mentir*, *dément*, *manie*, etc.. Ne voit-on pas clairement, à travers tous ces sens, que le *men-* ou activité du mental n'est qu'une démarche vers autre chose qu'il n'est pas, qui ne dépend pas de lui ?

Les jeux du mental replié sur lui-même conduisent à la démence ou, au mieux, à la perpétuelle réminiscence, jamais au repos enstatique de la Vérité, de la Lumière, de la Source, tous biens qui sont hors mental et qui, de ce fait, portent des noms appartenant à d'autres familles étymologiques.

Ainsi donc le vrai *mathētēs* cherche *au moyen de* son mental, mais pas *dans* son mental ; et quand il saura, il n'aura plus besoin de ce mental et ne sera plus désigné par un mot de la famille de ce mental. Il ne sera même plus désigné. Il sera.

Log. 18.4 et 19.7 : «... donc...» et «...en effet...» : *gar*, particule conjonctive ou adverbale grecque. Si l'on parcourt le lexique grec des pages 331 à 333 de notre édition Métanoïa, on s'aperçoit que l'auteur emprunte volontiers au grec des conjonctions et autres procédés de liaisons syntaxiques ou rhétoriques. La langue copte est essentiellement parataxique : ses formulations sont courtes, ses propositions grammaticales sont très souvent indépendantes, bref, elle discourt peu ; mais par chance, le logos grec, lui, discourt beaucoup et prête volontiers.

Log. 18.4, 6 et 8 : «... commencement...» : *arché*, dit Thomas, comme trois fois sur quatre dans son Évangile. Là encore nous avons affaire à un étymon d'une grande portée sémantique, puisque, selon P. Chantraine, dont le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* est en cours de publication (il ne manque plus que les quatre dernières lettres de l'alphabet), il se rapporte à la notion de «marcher le premier», «agir le premier». Et de ce fait, le mot grec *arché* désigne non seulement le commencement, le point de départ, et, par extension, le principe, l'origine, mais aussi le commandement, le pouvoir, et, par extension, tantôt les autorités qui exercent ce pouvoir, tantôt ce qui est soumis à ce pouvoir, le royaume (sens très fréquent chez les historiens Hérodote et Thucydide). On comprend dès lors que le *Commencement*, le Père, et le *Royaume* sont autant d'images pédagogiques destinées à nous montrer, sous différents angles d'approche, ce même et éternel sujet qui, étant en deca du manifesté, est en deça du monde des mots et ne porte donc pas de nom.

Dans 84.5, le «commencement» est dit en copte : *bé*. Mais le mot ne sert qu'à donner une indication temporelle toute simple.

Autrement dit, pour parler du Commencement dans son acception métaphysique, l'auteur copte recourt au vocabulaire grec.

On notera que la «fin» et la «mort» sont désignées en copte : ce sont des notions courantes, dépourvues d'intérêt et de valeur pour Jésus/Thomas. Si elles étaient exprimées en grec, l'attention du lecteur ou de l'auditeur copte serait éveillée de manière inopportune.

Comprenons-nous. La notion de Commencement est essentielle dans l'enseignement de Jésus. Or, si je suis un adepte copte de Jésus, ancien disciple devenu «Maître» moi-même et entouré de disciples coptes (qu'on m'excuse du peu !), j'ai besoin d'un mot pour parler de ce Commencement là, et d'un autre pour le commencement-début ordinaire. Je les ai effectivement : un en copte, l'autre en grec. Que vais-je faire ? Eh bien, en logicien correct, je vais utiliser pour le commencement-début ordinaire la même langue que pour la fin et la mort : le copte ; et d'ailleurs, en bon pédagogue, je dois, pour frapper les esprits, réserver le mot grec, qui sonne plus parce qu'étranger, à l'acception métaphysique. Et si le mot grec ne frappe plus parce que son emploi est devenu courant depuis longtemps (comparer en français l'impact des mots anglais football, déjà ancien, et leasing, récent), j'ai quand même recours à lui parce qu'il est de tradition qu'entre deux acceptions, l'une quotidienne et l'autre «philosophique», cette dernière soit réservée à la langue

grecque, qui est la langue des philosophes. Non que, Métaphysicien copte, je considère que la grécité est dépositaire de la Connaissance, mais parce que je sais que les Grecs ont beaucoup parlé de ce bien qu'ils avaient perdu : la Connaissance fait partie de mon vœu, non de ma conversation, non de mon mental, et il me faut des artifices pour en parler : ces artifices se trouvent dans la culture grecque. Et en procédant de la sorte, je fais d'une pierre deux coups : car c'est dans la racine indo-européenne du mot grec que se tient, comme nous l'avons vu, la valeur ésotérique du mot Commencement.

Log. 18.8 et 19.2 : «Heureux...» : *makarios*.

Le grec a deux mots pour dire «heureux» : *eudaimôn*, heureux au sens matériel, riche, chanceux, et *makarios*, heureux au sens moral, bienheureux. L'étymologie du thème *makar*-est malheureusement inconnue. Tout commentaire devient alors inconséquent ; on peut seulement constater que l'emprunteur copte a su choisir.

Log. 19.6 : «..... serviront...» : *diakonein*, qui signifie «servir quelqu'un» et non «servir à quelqu'un», c'est-à-dire «se mettre au service», «se faire serviteur» et non pas simplement «être utile». On reconnaît ici la famille qui a donné les mots «diaconat» et «diacre». Ainsi donc, les pierres ne sont pas ici des «choses», mais des êtres déjà conscients, des personnages qui deviendront nos «diacres», nos «servants (de «messe», de «sacrifice»)» pendant que nous officierons à notre propre Oeuvre. Nous voilà en pleine Alchimie. On sait en effet que dans la tradition alchimique, la pierre occupe la première place auprès de l'homme. Elle est en outre, *pars pro toto*, la Terre-Mère, d'où surgissent les arbres, pierres faites mâles (2). Arbres et pierres sont les cohabitants primordiaux de l'homme dans de nombreuses cosmogonies archaïques. Il n'est dès lors pas étonnant d'entendre Jésus parler des arbres immédiatement après les pierres, avec un «en effet» maintenant compréhensible. Mais je renvoie aux commentaires publiés dans le Cahier précédent, aux ouvrages consacrés à l'alchimie, et aux articles «arbre» et «pierre» du *Dictionnaire des symboles* paru chez Seghers.

Log. 19.7 : «.... paradis....» : *paradeisos*. Le mot grec est un calque de l'iranien *paridaiza*. Ce mot désigne un parc clos, planté d'arbres, où l'on entretient des animaux sauvages ; et chez Xénophon, ce parc est celui des rois et nobles perses. Il va de soi que ce paradis constitue le Jardin par excellence, celui de l'Age d'Or, l'Eden, ou encore le séjour des Bienheureux. Ce séjour semble être, dans de nombreuses religions, celui d'où nous viendrions et auquel nous devrions retourner.

Ajoutons que pour le maître d'œuvre médiéval, le «paradis» ou «parvis» désigne l'espace qui s'étend devant le portail de l'église ; le même mot désigne chez les Hébreux l'espace qui est autour du tabernacle du temple de Jérusalem : ici et là, le paradis est autour ou devant, il n'est pas dedans : séjour intermédiaire, aspiration spatio-temporelle poussant à une dynamique du devenir, doctrine dualiste. On retiendra que les Chrétiens sont encore plus écartés de l'Un que les Hébreux : ceux-ci sont autour du tabernacle, mais dans le temple, ceux-là sont devant l'église, c'est-à-dire dehors, avec tout ce que cela implique. Cette surenchère des Chrétiens par rapport aux Juifs a déjà été mise en évidence, à propos d'autres faits, par E. Gillibert dans son *Moïse*.

Voilà, me semble-t-il, ce qu'il convenait peut-être de dire sur le pouvoir éclairant des mots grecs dans nos deux logia, sur ce que la langue de l'agora et des colonnes pouvait prêter à la langue du sillon et de l'arbre.

Pierre

1) Parmi les langues issues de l'indo-européen primitif figurent entre autres, pour ce qui est de l'Orient, le sanskrit (dont la forme archaïque qu'il présente dans les Védas est appelée le Védique), les parlers indo-iraniens, l'arménien, et, pour ce qui est de l'Occident, le grec, le latin et ses filles romanes (italien, espagnol, portugais, français, etc...), ainsi que les parlers slaves et germaniques. Il est hors de doute que le fait d'appartenir à cette famille linguistique peut donner à ses membres une certaine identité dans la façon de conceptualiser : il y a vraisemblablement un univers mental indo-européen.

2) donc androgynes (cf. Thomas, log. 114). Ces arbres peuvent être dressés soit directement par la nature (l'arbre réel, la montagne) soit indirectement par l'homme (le menhir, la pyramide, la zigourat, le minaret, la colonne, la tour, le clocher, etc....)

## LE SENS DE LA FIN DU LOGION 16 : «ET ILS DE DRESSERONT SOLITAIRES»

En réponse à une question posée par un Associé sur le sens du mot grec *monakhos* à la fin du logion 16, je suis amené, pour ma modeste part, et après recherche, à adopter sans réserve la traduction qu'il propose, à savoir *uniques* à la place de *solitaires*.

Nous avons pour nous la précieuse attestation des grands étymologistes H. Frisk et P. Chantraine : chez Diodore de Sicile, historien du commencement de l'ère chrétienne, le mot ne signifie jamais rien d'autre que *unique* (plus tard, bien sûr, il signifiera aussi *moine*). Cette unicité est fort probablement à comprendre comme étant l'état auquel parvient celui qui, ayant retrouvé l'Un en lui-même, se sent à la fois identique au Tout et unique dans la forme spécifique par laquelle le Tout se manifeste à travers son individu. Je «contiens» absolument toutes les manifestations du Tout, et mon voisin aussi, mais avec de très nettes ou très subtiles différences dans les dosages, dans la Mesure, et cela fait que chacun des deux est unique. Nous sommes absolument semblables et relativement différents. Il faut aller plus loin et comprendre que le fait de se sentir Un et Unique confère l'autonomie (la «sécurité ontologique») ; j'aimerais, pour ma part, traduire *monakhos* par *autonome*, mais le mot est trop moderne et désigne la conséquence plus que le fait premier.

Le mot *monakhos* vient évidemment de *monos*, seul, un. Le suffixe archaïque-khos, dans son élargissement en -akhos, est superlatifant : *nēpios*, petit enfant, *nēpiakhos*, tout petit enfant, *monakhos*, tout à fait un, donc unique.

*Solitaire* se dirait *érēmos* ou *érēmitēs*, qui a donné le français *ermite* : c'est quand même autre chose !

Quant à «ils se dresseront (uniques)», il s'agit à mon sens d'un lapsus à mettre au compte soit de la sympathique ardeur lyrique de nos traducteurs soit de ce «conquérantisme» toujours renaissant dans nos cœurs de judéo-chrétiens mal «repentis»... La sage langue copte ignore ce style «croisade» et ces élans donquichottesques. Le texte signifie littéralement : «et ils se tiendront là, uniques». Nous avons cette indication en latin avec *stare*, en allemand avec (*da*) *stehen*, en anglais avec *to stand* (cf. les traductions de la Synopsis souvent citées dans nos Cahiers), mais elle ne se traduit jamais en français, parce que ces verbes indiquent la position de manière implicite et ne font jamais image dans la conscience du locuteur ou de l'auditeur : c'est ainsi que lorsque l'allemand dit «Da steht mein Haus», il ne veut pas dire «C'est là que se dresse ma maison», mais simplement «C'est là que se trouve ma maison», «Là est ma maison». Le traducteur H. - Ch. Puech s'est d'ailleurs prudemment contenté d'un «ils se tiendront.....». Je proposerais quelque chose comme : «et ils seront là, uniques».

Pierre



# RECENSION

DESJARDINS (Arnaud). - A la recherche du Soi. Adhyatma yoga. - Paris, la Table ronde, 1977.

Pour mener enfin l'existence qu'il a choisie, Arnaud Desjardins s'est retiré en Auvergne et reçoit des groupes auxquels il dispense un enseignement oral.

C'est cet enseignement qu'il offre aujourd'hui à l'ensemble de ses lecteurs en lui conservant la forme simple de l'entretien familial.

On sait qu'Arnaud Desjardins a pratiqué, notamment en Extrême-Orient, divers yogas et qu'il s'est initié également à la technique du Zen. Sa connaissance des grands textes lui a permis d'approfondir et d'élargir ses expériences dont le fondement repose toutefois pour l'essentiel sur l'enseignement qu'il a directement reçu de son maître, le Swamiji Prajnānada. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un «synerétisme», même s'il signale au passage les rapprochements qui s'imposent avec d'autres traditions.

L'Adhyatma yoga (Yoga vers le Soi) est une forme de Jnana Yoga (Yoga de la connaissance) qui lui-même se rattache au Vedānta.

La recherche du Soi, préoccupation essentielle des lecteurs de Métanoïa et fondamentalement le plus souvent méconnu de l'enseignement de Jésus, est une notion difficilement accessible aux Occidentaux. Beaucoup cependant ont lu avec profit les *Chemins de la Sagesse*, qui exposent l'enseignement reçu par Arnaud Desjardins. Ceux qui n'ont qu'une connaissance superficielle du Vedānta apprécieront dans la *Recherche du Soi* un exposé à la fois très personnel et très fidèle d'une métaphysique qui rejoint avec bonheur nos problèmes actuels et les données de notre comportement quotidien.

Le chapitre II est particulièrement important dans la mesure où il traite, avec une précision que ne possèdent pas les traités classiques, des «revêtements du Soi» - les cinq Koshas (que l'on peut ramener, en allant de l'intérieur à l'extérieur aux «trois corps» : causal, subtil et grossier). Ce sont ces enveloppes qui par une démarche inverse la méditation doit rejeter pour retrouver l'Être, le Soi, l'Atma.... Et que sont ces enveloppes sinon ces vêtements qu'il faut, selon Thomas, dépouiller et péciner pour trouver le Royaume... Langage différent, unique vérité.

On appréciera l'extraordinaire réalisme psychologique de cet enseignement védāntique : acceptation du corps tel qu'il est et de ses désirs, condition préliminaire au processus libérateur qui, de l'extérieur à l'intérieur, délivre le chercheur de ses divers conditionnements, en particulier de l'émotion (à distinguer du sentiment) et des pensées confuses du mental (à distinguer de la Buddhi, l'intelligence supérieure qui peut permettre l'accès à la suprême expérience).

Cela suppose, bien entendu, l'abandon des illusions dont les occidentaux notamment sont victimes en particulier l'illusion de la liberté et la méconnaissance de l'enchaînement karmique. Seul est libre celui qui, ayant uni sa «volonté» à la «volonté divine», est désormais porté par le courant universel de la manifestation. Il va de soi qu'alors son ego s'est complètement effacé.....

C'est la vie quotidienne, «le plus génial des gourous» qui, d'instant en instant, enseignera au chercheur vigilant le dépassement des contraires et l'acceptation de *tout ce qui est*, du moindre incident au drame le plus douloureux : l'«épreuve» selon Thomas.

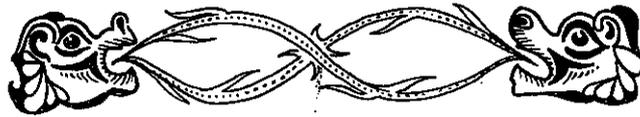
Cet accent mis sur la vie quotidienne confère à ce livre, illustré d'exemples concrets, à l'occasion prosaïques et humoristiques, une valeur éducative certaine. Il rend, accessible aux Occidentaux un enseignement dont ils subissent la fascination sans bien savoir comment l'aborder.

Puisse ce témoignage aider *sur leur Chemin personnel* ceux et celles qui le liront...  
Ce vœu de l'auteur sera certainement exaucé.

P.S.



# POÉSIES



## ACCOMPLISSEMENT

*Passant, sûr de franchir le Porche occidental,  
Marche sans peur. Comprends. Rejette le fatal :  
Ton corps n'est qu'un emprunt à la terre dotale  
Mais c'est en ton esprit qu'est la force vitale.*

*Elle ne peut se perdre et retourne au global.  
Deux ultimes photons dans le sacre létal  
Séparent l'apparent de l'unité totale,  
Comme au dédoublement dans l'aurore foetale.*

*La mer ne connaît pas les flots qui se défont.  
Quels que soient les écueils tout au long de ta route,  
Ne te laisse jamais emporter par le doute.*

*Dans l'obscur poussée où les choses s'en vont  
Les racines du temps font éclater le marbre :  
Sous l'écorce de Dieu les vers ont miné l'arbre.*

E. LECOQ  
5.8.77



LUTTE AVEC L'ANGE

*L'Ange me dit  
souriant et souverain  
tu t'épuises à faire la guerre  
toute la nuit  
tu as combattu  
comme un forcené  
contre moi  
les étoiles une à une s'en vont  
et l'aube se lève  
sur tes défenses écroulées  
tu ne vois donc pas  
que je n'ai avancé ni reculé  
d'un pas  
tu t'acharnes  
contre celui  
que tu ne veux connaître  
et qui est plus toi-même  
que toi*

E.G.  
Janv. 1972